

lui prodiguait l'argent, et ne s'inquiétait point de la manière dont il le dépenserait et des habitudes insensées qu'il lui ferait prendre.

A seize ans, le collégien avait deux chevaux à lui dans l'écurie de son père, et chaque soir, en été, on le voyait monter la grande avenue des Champs-Élysées, fièrement en selle sur sa jument pur sang, ou conduisant avec un aplomb d'enfer, du haut des coussins de son dog-kart, un grand stepper irlandais qui trottait à la hauteur du poitrail. Les jours de congé, il ne manquait jamais de se rendre aux courses.

Certes, en principe, nous ne voyons aucun mal à cela, et les élégants plaisirs du sport ne sont pas de ceux, croyons-nous, que l'on doit raisonnablement critiquer.

Mais (car dans presque toutes les choses de ce bas monde il y a un mais), voici où était le danger.

Alors, comme aujourd'hui (quoiqu'en infiniment moins grand nombre), les jolies pécberesses parisiennes choisissaient les Champs-Élysées, le bois de Boulogne et les champs de courses, pour y étaler leurs toilettes sur le reps ou le maroquin de leurs huit-ressorts et de leurs américaines.

Or, ces filles d'Ève, généralement fantaisistes, ne tardèrent point à remarquer ce charmant gamin, qui, gracieusement penché à l'anglaise sur l'encolure de sa trotteuse, le chapeau sur l'oreille, une rose à sa boutonnière, le lorgnon dans l'œil, et suivi à distance par un groom microscopique, leur lançant en passant des regards chargés d'étincelles dont le moindre aurait suffi pour faire sauter une mine.

En échange de ces regards, Gontran reçut des sourires dont le sens n'offrait rien d'énigmatique. Il eut des rendez-vous ; il hanta Mabillet et le Ranclagh. Bref, l'argent que lui prodiguait son père servit à solder l'addition d'une multitude de fins petits soupers, à la Maison d'or et au Café anglais.

Ces dangereuses fréquentations enlevèrent au jeune homme, ou plutôt à l'enfant, cette délicate fraîcheur morale qui est à l'âme ce que le duvet est à la pêche. A peine avait-il dix-huit ans, et déjà, devenu matérialiste et sceptique, il ne croyait plus à rien de ce qui est sacré ; il niait effrontément la vertu des femmes, il *blaguait* l'amour, il ne reconnaissait comme sérieuses que deux choses : l'or et le plaisir.

Ce qui ne l'empêchait pas de conserver la voix la plus douce, les manières les plus patriciennes, et des yeux de page amoureux dans un visage de jeune fille.

Gontran venait d'atteindre sa majorité lorsque son père mourut, le laissant seul et unique maître d'une fortune d'un million.

Certes, avec cinquante mille livres de rentes, le jeune homme aurait pu mener une existence large et brillante, en régularisant le présent et en sauvegardant l'avenir, mais il aurait fallu pour cela ne point se trouver en but à une foule d'entraînements, auxquels, nous devons le dire, il n'essaya même pas de résister.

Les femmes et les chevaux, les soupers et le jeu s'emparèrent de lui tout entier.

Pendant cinq ans le baron de Strény éblouit Paris par l'éclat de ses splendeurs. On citait la beauté de ses attelages, l'excentricité de ses habitudes, le luxe effronté de ses maîtresses. On colportait ses mots spirituels ; on en faisait passer sous son nom un grand nombre qu'il n'avait pas dit ; on copiait sa

façon de s'habiller, de parler, de marcher, de tenir son stick et de porter son lorgnon ; on imprimait les menus des prodigieux dîners qu'il offrait à ses amis et à ses amies dans son joli hôtel de la rue Saint-Lazare ; un petit journal, *le Corsaire*, qui jouissait d'une grande vogue à cette époque, s'était fait le moniteur de ses aventures et de ses duels, car Gontran, très-fort à l'épée et au pistolet, se battait avec la plus extrême facilité et la plus gracieuse insouciance.

En somme, si le baron de Strény avait brillé quinze ans plus tard, nous prenons sur nous d'affirmer qu'il eût été le héros de toutes les chroniques ; mais la chronique, dans ce temps-là, n'avait pas encore pris les fabuleux développements qui font d'elle aujourd'hui la reine du journalisme ; elle n'était guère représentée que par Eugène Guinot, *au Siècle*, et, dans un autre journal, par certain Italien qui, après avoir été, à ses débuts, professeur de musique et de chant, avait fini par devenir, la plume à la main, passé maître en fait de *chantage*.

Or, Eugène Guinot et l'Italien en question ne laissaient guère s'écouler une semaine sans entretenir leurs lecteurs des faits et gestes de Gontran.

Cette vie à grandes guides dura cinq ans. Au bout de ce temps il ne restait rien du million ; il restait même un peu moins que rien, car les fournisseurs, mal payés depuis quelques mois, et flairant la ruine comme les rats, dit-on, flairaient la dernière heure du navire qui va sombrer, commençaient à montrer les dents et à envoyer du papier timbré. L'hôtel, hypothéqué jusque dans ses fondations, n'appartenait plus qu'en apparence au baron de Strény.

A ce moment Gontran pouvait dire encore : *tout est perdu, fors l'honneur*.

Il avait fait d'immenses folies, mais les folies perdent un avenir et ne flétrissent point un nom.

Il lui restait trois partis honorables à prendre : vendre ses chevaux, ses voitures, ses meubles, ses bijoux, payer toutes ses dettes, solliciter une place et se mettre à travailler courageusement pour vivre, ou bien s'engager comme simple soldat et s'en aller gagner en Afrique une épauvette et un morceau de ruban rouge, ou, enfin, prendre un pistolet et se faire sauter la cervelle.

Mais Gontran n'avait ni le courage de la pauvreté, ni celui du travail. Quant au suicide, il y songea pendant quelques minutes, mais il se dit :

— Pourquoi mourir ? la vie est bonne ! Amis, maîtresses et fournisseurs m'ont exploité pendant cinq ans, à mon tour de prendre une revanche ! J'étais dupe et je vais cesser de l'être !

Et il le fit comme il le disait.

Or, ce que Gontran appelait : *cesser d'être dupe*, c'était, ou à peu près, devenir fripon.

Il continua donc à vivre, sinon splendidement, comme par le passé, du moins en conservant les apparences de la fortune et en mettant en œuvre, pour soutenir ce luxe d'emprunt, les mille et une ressources dont l'emploi constitue, dans la vie de dans le monde de Paris, le chevalier d'industrie de bonne compagnie.

Il emprunta de toutes mains et ne rendit jamais ; il acheta pour revendre ; il faillit vingt fois aller échouer sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait de si belles paroles, il savait mettre en jeu, avec une habileté si grande, les promesses